

« Les femmes pourront enfin se dire que la BD est aussi un métier pour elles »

Catel Muller est la première femme couronnée par le Grand Prix Diagonale-Le Soir de la bande dessinée.

Catel Muller

Romancière féministe du 9^e Art, l'auteure strasbourgeoise Catel Muller a offert ses lettres de noblesse à la biographie dessinée avec « Kiki de Montparnasse », Grand Prix RTL et Prix du public au Festival d'Angoulême. Son roman graphique consacré à « Olympe de Gouges » lui vaudra le Grand Prix littéraire de « Madame Figaro » et « Ainsi soit Benoîte Groult » décrochera un Prix Artemisia. Le Grand Prix Diagonale-Le Soir récompense aujourd'hui l'ensemble de son œuvre.

K

Kiki de Montparnasse, Olympe de Gouges, Benoîte Groult, Joséphine Baker... Les modèles des romans graphiques de Catel Muller sont des femmes libres, fraternelles, qui revendiquent une juste égalité avec les hommes. Son œuvre de bande dessinée va dans le sens de l'histoire. L'auteure ne cherche pas à choquer les esprits mais à mettre toute son énergie artistique au service de la défense de ses idées. Au siècle de Weinstein comme à celui de Robespierre, c'est loin

d'être anodin. C'est ce qui a convaincu le jury Diagonale-Le Soir de lui attribuer son Grand Prix pour l'ensemble d'une œuvre consacrée au respect et à l'égalité des chances entre hommes et femmes. C'est dans le cadre symbolique du Musée Hergé qu'elle nous a longuement parlé de la place de la femme dans la bande dessinée, dans la société et dans le monde.

Vous êtes une auteure ou une autrice ?

Je dis auteure. Je travaille pour le moment sur Madame de La Fayette, l'écrivaine de La princesse de Clèves. Elle se disait déjà autrice. L'argument contre ce mot est sa sonorité, pas très belle en effet. Mais c'est vrai qu'on dit actrice et pro-

ductrice sans que cela fasse de problème. Ce qui est important, c'est d'accepter cette féminisation des mots. Si la situation était inversée, d'ailleurs, les garçons se laisseraient-ils faire ? Je n'y avais pas réfléchi avant de rencontrer Benoîte Groult, que j'ai racontée dans Ainsi soit Benoîte Groult, clin d'œil à son Ainsi soit-elle. C'est elle qui m'a fait voir qu'on était dans une société masculine. Et même que la plupart des gens trouvent normal que, même grammaticalement, le masculin l'emporte. Quand je dis écrivaine, on me rétorque : pourquoi pas écrivain, c'est neutre ? Je ne suis pas d'accord : écrivain, c'est masculin ! D'ailleurs, oserait-on dire : Bonjour, Monsieur l'écrivaine, qu'on verrait la tronche des garçons ! Je n'avais pas pris acte de tout ça : Benoîte Groult m'en a fait prendre conscience. Dans l'inconscient collectif, d'ailleurs, et dans le monde des entreprises, on continue à estimer que les femmes sont moins ren-

tables, qu'elles suscitent davantage de problèmes, qu'elles ont des enfants. Dès la scolarité, la différence se marque.

On dit d'une fillette qu'elle est mignonne, d'un garçon qu'il est courageux. Quand une fillette pleure, elle est triste, quand un garçon pleure, il a un truc à dire. Regardez en cour de récréation, les filles sont en retrait, les garçons jouent au foot et housculent les filles. Les garçons prennent la parole directement, les filles lèvent le doigt. Même en grammaire, le masculin l'emporte sur le féminin, et quand la maîtresse l'annonce, les garçons rigolent. Les filles en viennent à penser qu'elles sont inférieures, qu'elles n'ont pas accès aux mêmes choses que les garçons.

Est-ce aussi périlleux dans le monde de la BD ?

Là, il y a aussi une différence entre le scénariste et le dessinateur. C'est le dessinateur que les gens veulent voir en dédicace, c'est lui qu'on demande. Quand on est en

dédicace avec José-Louis Bocquet, mon scénariste et mari, les gens se tournent vers lui : pour eux, c'est évidemment lui le dessinateur, alors que non. La position

virile, c'est le dessinateur qui l'a en BD. Dans l'opinion publique, le dessin c'est l'homme. La femme n'a pas l'image de la puissance technique : elle incarne le stéréotype de la douceur dans l'écriture. Les stéréotypes résistent. D'ailleurs dans les écoles de dessin, il y a 80 % de femmes. Dans la carrière, il n'y en a plus que 20 %.

Est-ce que ça évolue, quand même ?

Oui. Petitement. Fin des années 90, je suis arrivée à Fluide Glacial avec Bluteh. Je me suis sentie comme un ET parmi tous ces Gaulois : il n'y avait que des hommes. Je me suis alors réfugiée dans la littérature jeunesse. Là, il y a beaucoup de femmes et beaucoup d'humour, je m'y sentais très bien. Mais je n'avais pas perdu l'idée de la BD. Avec la coloriste de Dupuy et Berbérian, Véronique Grisseaux, on a écrit Lucie, et ce fut génial, on était entre filles. Mais au festival d'Amiens, les hommes nous ont snobées. Et au festival d'Angoulême, on nous a traitées de « bruyantes ». J'étais heureuse : j'avais d'abord compris « brillantes ». J'ai déchanté.

C'est décidé : le futur Prix Victor Rossel

de la BD, dès 2019, aura une lauréate une année sur deux.

C'est un geste énorme, c'est un geste politique, une volonté de faire bouger les choses. C'est une évolution nécessaire. Ça va mener à davantage d'équilibre entre les hommes et les femmes, ça va entraîner une dynamique. Les femmes pourront enfin se dire que c'est aussi un métier pour elles. C'est un geste politique fort que la France, et Angoulême en particulier, n'a pas posé. En 40 ans, une seule femme y a reçu le Grand Prix. Les hommes se cooptent entre eux. C'est une vraie volonté politique d'instaurer des quotas comme le Victor Rossel de la bande dessinée l'a décidé.

N'est-ce pas artificiel, ce quota ?

Sans doute, oui. Mais sans ça, il n'y a pas d'évolution. C'est une forme de discrimination positive. Parce qu'il y a des filles qui mériteraient d'être mieux mises en lumière. Et pour que cela survienne, pour que les choses changent, il faut une volonté politique, celle de faire quelque chose d'un peu artificiel mais nécessaire. Tant mieux qu'en Belgique cela soit possible. Moi je suis une privilégiée, j'obtiens des prix, je suis traduite et publiée dans quinze pays. Mais je parle pour mes consœurs qui souffrent parce qu'elles travaillent et vivent dans des conditions dé-

plorables, financières et psychologiques. Et elles manquent surtout de reconnaissance.

Par ailleurs, y a-t-il une discrimination entre le statut d'écrivain et celui d'auteur de BD ?

Moi, je trouve que c'est la même chose. Ce n'est pas ce que pensait Benoîte Groult quand je l'ai approchée. Après avoir fait une double page sur elle dans Libération, on m'a proposé un roman graphique sur l'écrivaine. J'ai été la voir, on s'est entendues, on a beaucoup parlé. Puis un jour, je lui ai montré mes premières planches. Elle m'a regardée et m'a lancé : « Mais c'est de la bande dessinée. Je n'aime pas la bande dessinée. » Par la suite, elle est revenue sur cette position.

J'ai dernièrement signé chez Grasset pour écrire une biographie dessinée de René Goscinny, un des grands écrivains qui ont marqué le monde du XX^e siècle. En travaillant avec sa fille Anne, j'ai eu mille pages d'interview de Goscinny. J'ai réussi à recréer une bio avec ses propres mots. Et ça raconte sa propre histoire et en même temps celle de la BD. Le livre sortira en 2019, pour les 60 ans d'Astérix.

Ceci pour vous dire d'abord que des éditeurs comme Grasset s'ouvrent à ce genre de livre. Et que faire une BD est aussi un

vrai travail d'écriture, de scénario, de style, de qualité littéraire et musicale. Je suis très amie avec Pascal Quignard. Dans Quatuor, j'ai adapté un de ses textes. Je n'osais pas supprimer une partie de ses écrits. C'est lui qui m'a dit de gommer davantage de ses phrases pour laisser plus parler le dessin. Il estimait que le rapport entre le texte et l'image est incroyable dans la BD. La BD est une forme de littérature. Benoîte Groult aussi a admis qu'il s'agissait de littérature. En tout cas, quand elle est de qualité, elle peut faire réfléchir à la société autant que la littérature.

En parlant de littérature, on a donc appris qu'il n'y aurait pas de Nobel cette année. Qu'en pensez-vous ?

C'est que l'Académie du Nobel était bien fragile. Comme si elle découvrait soudainement la nature humaine. On a eu DSK, Weinstein, il y en a eu et il y en aura encore d'autres. Mais que ça flanque tout un système en l'air, c'est quand même curieux. L'art doit dépasser les affaires, il ne s'agit en fin de compte que d'un fait divers. L'institution devrait être plus forte. Que ce fait divers fiche en l'air un projet artistique, c'est incroyable et contre-productif.

Vous avez consacré un livre à Olympe de

Gouges, une féministe de la fin du XVIII^e siècle. Depuis plus de 200 ans, le combat des femmes a-t-il avancé ?

Au XVIII^e siècle, Olympe de Gouges demandait l'égalité : si les femmes pouvaient monter à l'échafaud, elles pouvaient aussi monter à la tribune. On l'a guillotinée pour cela. Deux cents ans plus tard, elles ont le droit de vote. L'évolution est très, très lente. C'est pour cela qu'il faut donner des coups de pouce. Si on laisse faire les choses, elles ne se font pas. Mais c'est un constat permanent : pour les femmes, les homosexuels, les Noirs. Rien n'est jamais acquis dans cette société machiste. On doit continuer à se battre. Moi, je le fais en racontant l'histoire de certaines femmes, comme Joséphine Baker, Olympe de Gouges, Kiki de Montparnasse. Et je le fais avec José-Louis Bocquet. A deux, on obtient un équilibre dans la narration qu'on n'aurait pas eu si on était deux femmes ou deux hommes.

Vos héroïnes sont-elles des oubliées de l'Histoire ?

Ce sont plutôt des clandestines de l'Histoire. On ne sait plus aujourd'hui que les droits de la femme ont été déclarés par Olympe. Et Joséphine Baker, dans l'inconscient collectif, n'est qu'une danseuse qui est devenue populaire. Elle a pourtant eu un rôle dans la Résistance. Elle a aussi eu un discours sur la ségrégation que Martin Luther King admirait. Ce discours, on n'en parle jamais. José-Louis et moi, nous l'avons retrouvé et inclus dans notre Joséphine Baker. L'Histoire oublie souvent les femmes. Comme Alice Guy, la cinéaste de la fin du XIX^e siècle qui a créé la Gaumont en 1895 avec Léon Gaumont. On n'a retenu que lui.

Kiki de Montparnasse, c'est l'incarnation de la liberté. Elle n'a subi aucune contrainte, elle vivait comme une cigale, elle est morte seule et oubliée. Olympe de Gouges, c'est l'égalité. Et Joséphine Baker, c'est la fraternité : elle a adopté douze enfants de toutes provenances qu'elle appelait sa tribu arc-en-ciel. Tiens, ce mot de fraternité, ne concerne-t-il pas que les mâles ? Un jour, j'ai parlé de sororité à la place, mais c'était un peu une provocation. En fait, le vrai mot c'est adelphité : il désigne des relations solidaires et harmonieuses entre êtres humains, femmes et hommes. C'est celui qu'on devrait adopter.

Pouvez-vous parler d'autre chose que de féminisme ?

Bien sûr (rires). D'amour, des animaux, même des hommes. Et de la bière d'Orval. C'est ma préférée. Et de loin. ■

Propos recueillis par

DANIEL COUVREUR

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

PRIX DU MEILLEUR ALBUM

« Cinq branches de coton noir »

Épopée antiraciste racontée par le scénariste belge de Blake et Mortimer, Yves Sente, *Cinq branches de coton noir* a été mis en images magistrales par le Français Steve Cuzor. Aux frontières de la réalité et de la fiction historique, ce roman graphique adapte avec beaucoup de liberté l'histoire du « Star-Spangled Banner », le drapeau des États-Unis confectionné pour George Washington, en 1776. Les auteurs imaginent comment Lincoln Bolton, un soldat noir des Monuments Men, retrouve le premier exemplaire de la bannière étoilée, tombé entre les mains des nazis. Lincoln va sacrifier sa vie pour arracher cet objet sacré à l'ennemi car le drapeau cache un secret lourd de symbole : une étoile noire cousue sous l'une des étoiles blanches, dans l'espoir qu'un jour l'Amérique reconnaisse l'égalité des droits entre noirs et blancs. *Cinq branches de coton noir* démonte avec subtilité l'imagerie de la ségrégation raciale pour montrer l'insupportable hiérarchie de la couleur.

En recevant son prix vendredi au Musée Hergé, Steve Cuzor n'a pas caché son bonheur : « *J'ai entamé cet album comme un plan B, au feeling, sans me rendre compte que c'était B comme Belgique. Au premier regard, c'est un récit classique avec un dessin réaliste mais c'est en même temps un roman graphique de 160 pages avec un scénario plus adulte. On revisite les codes de la BD belge dans le meilleur sens du terme et, au bout, l'album révèle de la véritable personnalité des deux auteurs.* »

D.A.C.V.

PRIX DE LA MEILLEURE SÉRIE

« Le couteau dans l'arbre »

La vie d'Alain Dodier se confond depuis 35 ans avec celle de son héros fétiche, le détective à la distraction perspicace, Jérôme K. Jérôme Bloche. Pour sa 26^e enquête, *Le couteau dans l'arbre*, Jérôme retrouve son meilleur ami d'enfance, affronte sa famille et met au jour un paquet de petits mensonges. Coincé dans sa bulle, sourd à l'évolution du monde, Jérôme continue de mener ses enquêtes en Solex. Dans l'univers héroïque des séries de bande dessinée, la comédie humaine reste sa marque de fabrique. Avec Dodier, le mystère tient d'abord dans l'humain. Jérôme vit en permanence à côté de ses pompes et c'est ce qui fait le charme suranné de ses histoires.

Au Musée Hergé, entouré des couvertures du *Petit Vingtième*, le journal où Tintin est né, Alain Dodier était sous le charme à l'instant de recevoir son prix Diagonale Le Soir de la meilleure série. Il en a profité pour livrer un scoop : « *Je remercie le jury de cette récompense qui me fait chaud au cœur. Et je fais une promesse solennelle. Là, je suis au 26^e album de la série mais j'éviterai de signer l'album de trop. Donc, c'est dit : j'arrête... au 50^e tome !* »

D.A.C.V.

LES PRIX VICTOR ROSSEL DE LA BANDE DESSINÉE

La parité homme-femme

C'est dans le cadre symbolique du Musée Hergé, le père fondateur de la bande dessinée belge, que le directeur général du *Soir*, Olivier De Raeymaecker, et le président de la nouvelle Académie Victor Rossel de la bande dessinée, Bernard Yslaire ont officialisé la création, en 2019, des prix Victor Rossel de la bande dessinée. Dès l'an prochain, le jury des grands auteurs de l'Académie Victor Rossel, Bernard Yslaire, Catel Muller, Jean Van Hamme, Hermann, Philippe Berthet, Raoul Cauvin, Dany, Jean-Claude Servais, Jean-François et Maryse Charles, décernera le Grand Prix Victor Rossel de la bande dessinée et les prix Victor Rossel du meilleur album et de la meilleure série. Les trophées du meilleur album et de la meilleure série seront attribués à des auteurs belges ou résidant en Belgique depuis cinq ans. Le Grand Prix viendra couronner un auteur belge ou étranger pour l'ensemble de son œuvre avec une stricte alternance entre hommes et femmes.

« *Les Prix Diagonale-Le Soir vont disparaître au profit des Prix Victor Rossel de la bande dessinée et entrer ainsi dans une vraie dimension littéraire, souligne le président, Bernard Yslaire. Et l'instauration de la parité entre hommes et femmes dans l'attribution du Grand Prix est une première dans l'univers du 9^e Art, qui permettra de garantir aux autrices une visibilité égale à celle des auteurs.* »

D.A.C.V.